



DOSSIER DE PRESSE

Pierre Droulers (BE)

Walk Talk Chalk

**DANSE
CRÉATION
1^{ère} suisse**

**Théâtre du Grütli,
black box
Lu 7, ma 8 sept. 21h,
me 9 sept. 19h**

**Durée : 90'
CHF 26 (tarifs réduits 17 / 12)**

Billetterie
St-Gervais Genève
5, rue du Temple
1201 Genève
+4122 738 19 19
billetterie@batie.ch
www.batie.ch

Presse
Sarah Margot Calame
presse@batie.ch
+4122 908 69 52
+4178 756 25 48

Pour le chorégraphe, il faut en passer par le plein pour faire apparaître le creux. **Pierre Droulers** part ici d'un sentiment, (ou d'un point de vue philosophique), selon lequel tout ce que l'être humain accomplit, il l'accomplit autour d'un (certain) vide, du presque rien. Une vacuité qui génère l'ennui et partant, renvoie plus fondamentalement l'homme à sa finitude, sa mort. Ainsi, pour masquer cet ennui, nier cette fin, se met-il en mouvement.

Pour *Walk*, la notion qui prévaut est celle de la mise en mouvement. Une mise en mouvement qui réinterroge l'unisson. Dans *Walk*, il est question de se réapproprier la marche, la réintégrer, entre mouvement et immobilité.

Dans *Talk*, l'enjeu est celui de la parole: un moment où l'on embrasse d'un même regard communication et incommunicabilité. Pierre Droulers y convoque, de près ou de loin, des écrivains tels que John Giorno, Arthur Rimbaud, Patti Smith, James Joyce, Henri Michaux, Samuel Beckett, Stéphane Mallarmé, Don De Lillo...

Dans *Talk*, il est également question du passage à la parole et du rapport que les danseurs, essentiellement vecteurs du langage corporel, entretiennent avec le langage articulé, la prise de parole et la prise de pouvoir qui en découle.

Enfin, *Chalk*, évoque la jubilation des corps et des traces par eux générées. Une jubilation sans doute toute occidentale, une dépense illusoire. Chalk sera jaillissement, suspension, pesée: une traduction de cette jubilation du mouvement qui trouvera à s'exprimer avec force dans l'effacement de la trace

En lisant le titre *Walk Talk Chalk*, la tentation est forte de n'en retenir que les initiales, *WTC* qui évoquent un certain 11 septembre. Mais on devine que ce serait réducteur...

La Bâtie
FESTIVAL DE GENÈVE
28 août au 12 septembre 2009

Walk Talk Chalk

Conception et chorégraphie

Pierre Droulers

Interprétation et création

Hanna Ahti , Stefan Dreher,
Clémence Galliard, Thomas Hauert,
Martin Roehrich

Assistant artistique

Olivier Balzarini

Composition musicale et film

Denis Mariotte

Création lumières

Yves Godin

Création costumes

d'andt

Conseiller chorégraphique

Johanne Saunier

Conseiller dramaturgique

Antoine Pickels

Collaborations artistiques

Michel François, Gwendoline Robin

Direction technique

Nixon Fernades

Régie lumière

Gwénaél Laroche

Régie son

Xavier Meeus

Régie plateau

Mathieu Adamski

www.charleroi-dances.be

Coproduction

Charleroi/Dances, Centre chorégraphique
de la Communauté française de Belgique,
le Kunstenfestivaldesarts, le Festival de
Marseille,

Le Merlan / scène nationale à Marseille,
marseille objectif dansE, La Bâtie-Festival
de Genève,

En collaboration avec

Les Brigittines, Centre d'Art contemporain
du Mouvement et de la voix de la ville de
Bruxelles, le Centre national de danse
contemporaine d'Angers et le Théâtre du
Grütli Genève

Avec l'aide de

Wallonie-Bruxelles International et de
Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse

Accueil en partenariat avec

le Théâtre du Grütli

Note d'intention

Comment formuler un projet? L'éternelle question. L'écrire en dix lignes ? En voici la première.

WTC: cela appelle l'image fatale. Deux tours si belles en feu, anéanties; voilà pour la deuxième.

Ce qui me vient à l'esprit, c'est « deux ». Deux comme: « un-ne-va-pas-sans-l'autre », comme un couple de mariés sur un gâteau.

Puis cette blancheur éclatante en plein ciel qui explose; un coup, deux coups - parfaite gémellité.

Anéantissement du couple. *Tabula rasa*.

Et enfin un tas de cendres dont on aura vite extrait quelques traces, en souvenir. Des fleurs, des photos de disparus, des bougies et des prières, quelques vivants qui tournent autour. Le monde qui marche. La vie continue.

Ce qu'on en a vu n'est que l'ombre d'une réalité autre, invisible, celle qui a créé, qui a défait, qui a effacé. Le souvenir, on ne le voit pas venir.

Je mettrai la marche comme un moteur en route, du combustible, de la vie qui va, du temps qui défile et comme les marcheurs, hommes femmes, ça marche tout seul, ont des pensées; on les verra donc apparaître, isolées, en grappe, de toutes sortes de / par la friction qui les révèlent comme les dissolvent.

Walk.

Je mettrai des mots aussi comme des éructations, des sons et des bruits.

Talk.

Et enfin il y aura des vapeurs, des marques, des traces de ce passage.

Chalk.

Ici et ailleurs ne sont plus dissociés. C'est d'ailleurs ici que ça se passe.

Les êtres n'ont pas de but autre que d'épuiser le temps qu'ils ont à être vivant. À moins qu'ils ne soient déjà morts, mais ramenés accidentellement, fortuitement de leur errance à la vie pour un instant. Oui, c'est ça, et c'est pour cela qu'on marche. On parle. On trace.

Et nous vous rassemblons pour venir voir cela. Ce qui est beau, c'est de vous voir, venus là pour voir. Le temps que ça dure. Parce qu'après, il ne restera rien que le souvenir de ce moment, qui, par vous, se fera souvenir. Cela n'existera pas sans votre regard qui était d'ailleurs déjà là avant que vous ne veniez.

Sachez-le. Et pourtant, nous le faisons pour vous dès notre commencement. Dès avant la représentation, on s'est imaginé une salle de fauteuils face à nous qui se remplirait de gens. Votre regard est en nous.

En demande de nom, de monde.

Le problème est que nous avons commis une erreur, certains ont été oubliés, qui veulent se rappeler à notre souvenir et ils s'en sont pris à nos yeux mêmes, en les brûlant un moment.

Tout est à refaire et je ne sais pas si nous aurons appris de la douleur. Peut-être allons-nous recommencer le même film, l'horreur, l'impuissance à voir grand.

Tout ceci, évidemment, n'est peut-être pas plus réel. On pourrait croire qu'on invente ça aussi. On est peu crédible. C'est foutu de toute façon, le temps qui passe efface. On le fait quand même. C'est plus fort que nous. Soit on supprime l'un, soit on se supprime l'autre (soi). C'est trop gênant. C'est pourquoi nous ne cessons de tuer, d'assassiner et sinon l'autre, soi-même, la vie comme exception à la mort confirme la règle et le permet. Tout est envie de rien. La vie sursaute, comme une claque, un spasme. Parfois une grâce, une merveille... ça arrive aussi et comment, va-t'en savoir ? avec un projet ? dix lignes ? de quoi ?

Il y aura une marche, un pourparler, un coup de craie (coup de barre ?)

Je cherche un texte. Je convie un écrivain, ou un scénario, plus quelqu'un qui distribue du son, de la musique, de l'espace, et je rassemble des interprètes qui prêtent leurs noms pour ce petit monde. Un éclaireur aussi qui fouille puis sort faire un tour dehors, laissant la lumière allumée (il reviendra dans une demi-heure reprendre son travail et tirer les négatifs de son absence). Il re-pointera ses spots pour s'assurer de la lisibilité de son éclairage. Tout tend vers une fin de l'image. Une fin du son, aussi, une fin de l'homme. Consumés totalement d'avoir été, une fois, vus, entendus et compris.

Je me documente pour voir si cela n'a pas déjà été fait, auquel cas, je reprends ce déjà-vu et convoque du jamais vu à partir...de. Ce qui nous donnerait une partition à rejouer.

Il y aurait plus à dire, mais cela viendra plus tard. J'ai entrepris une recherche, elle suit son cours, à savoir, comment faire ressembler une « création » à quelques journées de vie.

Comme lancer une proposition à distance et la mettre en « scène » au moment de la représentation qui est le moment où les acteurs finalement se rassemblent.

Pour la préparation de ce travail et en vue de cette ré-union, je me déplace à droite à gauche devant derrière, je visite, j'entame la conversation, je sonde la teneur de l'entretien, je donne réponse comme je peux, j'en note quelque chose, je prends des photos, je stocke des airs, j'embrasse si possible, je souhaite le voir venir, le souvenir réalisé.

Pierre Droulers – 2007

Deux ans après *Flowers* «pièce-paysage» qui s'attachait à mettre en lumière nos univers intimes en jouant sur les représentations de l'espace, Pierre Droulers, revient sur les terres de l'introspection et questionne la bipolarité de l'être et du monde au travers d'une pièce faisant la part belle au texte et à l'empreinte.

Entretien

En lisant le titre *Walk Talk Chalk*, la tentation est forte de n'en retenir que les initiales, WTC qui évoquent un certain 11 septembre. Mais on devine que ce serait réducteur...

C'est vrai que l'acronyme WTC continue malgré tout d'apparaître en filigrane... J'ai voulu relier l'activité humaine – parler, marcher, laisser des traces – et cette idée de chute, sans que cela soit pour autant tout à fait en lien avec le drame des tours de New York. Il n'empêche que symboliquement, l'effondrement de ces tours qui laissent un grand trou alors qu'elles étaient d'une grandeur et d'une hauteur problématiques aux yeux de toute une partie du monde, m'interpelle. Et surtout, tout le discours qui vient ensuite sur le bien et le mal. Un discours qui fait tout de suite jouer la polarité : grand/petit, haut/bas, ensemble/séparé,... et donc finalement qui parle du clivage. Quel qu'il soit. Cette dualité qui est difficile à vivre et qui est aussi utilisée par le pouvoir comme outil de normalité. On songe au discours chrétien de la séparation du corps et de l'âme par exemple. J'ai aussi ausculté ma propre intimité pour savoir comment je ressens cette culture de la séparation. Le désir, l'idéal et tous les petits effondrements, tous les gouffres apparus du fait de ces espérances. Cette binarité, elle est tout le temps à l'oeuvre dans *Walk Talk Chalk*, en train d'en faire jouer chaque rouage.

Une bipolarité qu'on retrouve effectivement également dans la forme contrastée que revêt *Walk Talk Chalk*...

La pièce est même à ce stade encore un peu trop « noir et blanc ». Je discerne cependant quelques points de porosité que j'entends exploiter plus avant. Parce que quand c'est noir, il se peut que ça brille quelque part au fond. Quand c'est blanc, alors quelque chose risque peut-être de tomber. La porosité évoque pour moi l'idée du nuage, une idée qui ne m'a pas quittée depuis le début. Un nuage qui figurerait le chaos de l'existence qui, s'il est pris dans son entièreté, a son ordre propre. Il se transforme et nous nous transformons avec lui. Le problème, c'est quand on reste accroché. Il faut au contraire subvertir.

Mais pas subvertir pour subvertir ; avertir qu'il ne faut pas s'arrêter, qu'il faut être toujours en mouvement, en mutation. Ce chaos fait qu'on passe de zones éclairées à des zones d'ombres. Dans cette pièce, je saute d'un genre à l'autre : au début c'est carrément tragique et dramatique puis après ça devient franchement pop. Ça commence par quelque chose de très sombre, avec un texte qui est éruptif, vomi comme une plainte qui n'en peut plus. Une fois ce texte vomi, tout est tout à coup pacifié et cette même voix peut revenir et avoir toute sa candeur, sa fraîcheur.

La parole, les textes acquièrent ici une place majeure peut être plus que jamais dans ton travail.

J'ai puisé aux sources de nombreux textes : de Rimbaud, Mallarmé, Michaux, Joyce, Beckett,... Et des mémoires, deux textes en sont ressortis : *Les Lettres de la religieuse portugaise*, un texte anonyme de la fin du XVII^e siècle, et *Dévorant le ciel* du poète-performeur John Giorno. *Les Lettres de la religieuse portugaise*, ce sont cinq lettres d'une nonne tombée folle amoureuse d'un capitaine qu'elle a vu une fois dans sa vie. Une histoire de passion totale, mystique et physique, dévastatrice. Une poétique dans le droit fil de la religion chrétienne où l'objet du désir est absent mais la dévotion, elle, totale. À l'opposé, le texte de Giorno ne développe pas de vision transcendantale. Il parle du monde tel qu'il est : beau et laid à la fois et ne nourrit pas d'espoir. Giorno parle de ces névroses qui peuvent devenir des illuminations. Il n'oppose pas espoir et désespoir, masculin et féminin, mais place l'esprit dans la chair, la lumière dans l'obscurité, le masculin dans le féminin. Il propose une autre perspective de l'apprentissage de la vie qui est moins duelle, moins exclusive et qui respecte beaucoup plus l'altérité.

Parlant d'altérité, on retrouve dans cette pièce une série d'intervenants – plasticiens et danseurs - déjà croisés par le passé. Une certaine idée de la fidélité ou un besoin d'être entouré de figures familières ?

Le fait de travailler avec des artistes que je connais bien me permet d'être en présence de personnes qui sont en résonance avec moi. Et puis, il y a la diversité des personnalités qui fonde la richesse : Stefan Dreher, c'est l'indiscipline, impossible de le dompter. Un poète, une présence au monde unique. Thomas Hauert est très pragmatique, très investi. A eux deux, ils sont le yin et le yang, ils ont une résonance intime avec le projet. De plus, quelqu'un qui a fait tout le tour de l'histoire de la danse comme Thomas ou Stefan est déjà en train de danser quand il met un pied sur le plateau.

Si comme tu le dis « *Les êtres n'ont d'autre but que d'épuiser le temps qu'ils ont à être vivant. Et c'est pour cela qu'on marche. On parle. On trace* », ne peut-on y voir un parallèle évident avec la création chez l'artiste ?

Tu ne peux pas faire autrement que de marcher. Il y a des catastrophes, des hauts des bas, mais on continue. On marche parce qu'on est animé par un désir, mais qui correspond toujours à une étincelle. La spécificité des artistes est peut-être de mettre cela en jeu - nos intimités - pour parler de ce dont tout le monde souffre individuellement. Même l'acte d'écrire une lettre d'amour est déjà une mise en jeu dans l'originalité des sentiments, des émotions. Beaucoup de gens n'ont plus accès à cela.

Quand ils étaient enfants, oui. Mais peut-être ont-ils abdicqué. En tant qu'artiste, tu te dois de dire quelque chose de personnel. Tu manifestes ton désir que la différence soit acceptée, aimée, intéressante pour qu'on comprenne la complexité du monde, sa richesse.

Je suis parfois tenté de terminer par une espèce de salut à la multitude. Question de résoudre la compréhension extérieure. J'ai quand même envie de faire sentir l'extrême solitude de la religieuse ou la polarité ressentie au fond de chaque personne. C'est aussi cette même chose qui fait marcher le monde. Il ne faut pas croire que la solitude c'est le fait d'être seul et pas dans le monde. Si on est seul c'est aussi parce qu'il y a les autres. Comme la cellule de la nonne n'est cellule que par rapport à l'avenue grouillante et tonitruante de New York. Avec les cinq interprètes, j'ai voulu donner cette idée de multitude ; je voudrais si c'était possible faire en sorte de faire monter tout le monde sur le plateau afin qu'il ne reste plus qu'un seul spectateur dans la salle.

Propos recueillis par Ivo Ghizzardi à la Raffinerie de Charleroi/Danses.
Bruxelles le 30 mars 2009.

Pierre Droulers

Après une formation artistique de trois ans à Mudra, école multidisciplinaire fondée à Bruxelles par Maurice Béjart, Pierre Droulers continue sa formation par un voyage en Pologne chez Grotowski. À Paris, il participe aux ateliers de Robert Wilson. Un voyage à New York lui fait découvrir le travail de la Judson Church en 1978 et le ramène à la danse après avoir vu Steve Paxton à St Mark's Church.

Il crée un solo à Bruxelles avec Steve Lacy, saxophoniste et compositeur (*Hedges*, 1979). Après différents projets en tant que chorégraphe (*Tao*, avec Sherryl Sutton, 1980 - *Tips* avec le futur Grand Magasin, 1982 - *Pieces for Nothing* avec Minimal Compact, 1983 - *Miserere* avec Winston Tong et Sussan Deihim, 1985 - *Remains* avec Steve Lacy, 1991,...) ou interprète (entre autres chez Anne Teresa De Keersmaecker et Michèle Anne De Mey, de 1986 à 1989), il crée un diptyque à partir de *Finnegan's Wake* de James Joyce, jouant dans ses spectacles d'une pluralité de modes : joués, dansés, parlés, «musicalisés» (*Comme si on était leurs Petits Poucets*, 1991 et *Jamais de l'Abîme*, 1993).

La question de la forme, de la construction d'une pièce amorce l'abstraction, évacue la théâtralité qui l'encombre. Avec Michel François, il règle le compte des objets (*Mountain/Fountain*, 1995). Avec Ann Veronica Janssens, il va vers la lumière et l'espace vide – les plasticiens éveillent ses rêves de matière (*De l'Air et du Vent*, 1996).

Il alterne petites et grandes formes, ressentant la nécessité d'être plus proche de l'interprète. *Petites Formes*, 1997, invite quatre interprètes, Stefan Dreher, Thomas Hauert, Tijen Lawton et Celia Hope-Simpson à produire chacun une petite forme parallèlement à celle que Pierre Droulers crée pour eux. *Multum in Parvo*, au Kunstenfestivaldesarts, 1998, réinterroge le collectif en invitant 26 danseurs.

En 2000, Pierre Droulers monte *MA* au Festival d'Automne avec Michel François, Ann Veronica Janssens et Yuji Oshima, une exploration de la flânerie urbaine dans l'architecture contemporaine des villes. En 2001, il reprend la scène avec *Sames*, un duo avec Stefan Dreher, autour de la question du double, du même et du différent.

Simultanément, divers travaux, participations pédagogiques et artistiques se mettent en place : PARTS (l'École que dirige Anne Teresa De Keersmaecker à Bruxelles), CNAC de Châlons, l'École des Beaux-Arts d'Aix en Provence, l'École de Recherche Graphique de Bruxelles. Il signe deux mises en scène à la Monnaie : *Nouvelles Aventures* de Ligeti avec Jim Clayburgh et *Rappresentazione di Anima e di Corpo* de Cavalieri avec le plasticien David Claerbout.

Pierre Droulers ouvre par ailleurs un lieu à Marseille, le studio Bird, un lieu de résidences d'artistes et de migrations nord/sud dans le site de Cap 15, qui regroupe différents ateliers d'artistes.

En 2003, il a carte blanche à la Balsamine à Bruxelles. Ouvert sur plusieurs lieux, moments et artistes (vélo et *Scrub Color II* d'Ann Veronica Janssens ; *Alu* de Michel François ; *La Maison* de Jan Hoet, de Koen Theys), cet événement d'un seul tenant propose un itinéraire, une trame entre la danse, les arts plastiques et le son, reprenant la petite forme (*Parades*) et la composition-improvisation de groupe (*Appartement*).

En 2004, il crée *Inoui*, présenté en Belgique, en France et en Allemagne. En 2005, il participe au projet *Agora* présenté au coeur du Parc royal de Bruxelles dans le cadre du KunstenfestivaldesArts, qui le réunit avec le plasticien Simon Siegmann, le compositeur George Van Dam et l'écrivain Jean-Michel Espitalier.

Depuis septembre 2005, il partage la direction de Charleroi/Danses, Centre chorégraphique de la Communauté française, avec la chorégraphe Michèle Anne De Mey, le compositeur et réalisateur de films Thierry De Mey et le programmateur Vincent Thirion. Après *Flowers*, pièce pour 8 danseurs créée dans le cadre de la Biennale de la danse 07 et du Kunstenfestivaldesarts, et *All in all*, création pour le Ballet de l'Opéra de Lyon, *Walk Talk Chalk* est la dernière création de Pierre Droulers.

Walk Talk Chalk naît sur les cendres d'un champ délabré par une passion dévorante. Eructées d'une voix sépulcrale et brisée s'élèvent les « Lettres de la Religieuse portugaise », texte anonyme du XVII^{ème} qui dit l'histoire d'un amour inouï, fou et impossible. Qui dit l'inacceptable séparation aussi : « Et je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des plaisirs insignifiants ». Walk Talk Chalk plonge au cœur de nos ténèbres, insondables abysses inconnus de nous-mêmes, pour y débiter un voyage qui ne s'achèvera (peut-être) qu'avec la trêve que nous aurons bien voulu nous accorder. A cette rédemption aux accents chrétiens qui sourd des paroles de la religieuse vient répondre la vision holistique, qui place l'espoir dans le désespoir, le bien dans le mal, du poème de John Giorno « Dévorant le ciel », second texte emblème sur lequel s'équilibre la pièce. Deux visions paroxystiques et paradoxales qui disent la confusion des êtres et de l'existence. Une confusion à l'image de cette traversée à laquelle nous convie Pierre Droulers ; tantôt dardée de fulgurances - éclairs, feu et brouillard rémanent - tantôt irradiée de saillies absurdes, finalement envahie d'un éveil qui apparaît chemin faisant. Mise en abîme de la scène, Walk Talk Chalk oscille sans cesse entre effondrement et reconstruction. Car après tout, malgré les catastrophes et les gouffres apparus, nous finissons par nous relever. Et cependant au-dessus de nos têtes plane encore et toujours cet étrange nuage.